

Les chemins du sud

Élie Castiel

Number 36, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (1987). Review of [Les chemins du sud]. *24 images*, (36), 19–19.

LES CHEMINS DU SUD

Élie Castiel

Parmi les films inscrits dans la programmation du 16^e Festival international du nouveau cinéma, deux tendances se dégagent de ceux représentant l'Espagne, la Grèce, l'Italie et le Portugal.

Certains cinéastes ne semblent pas allouer une importance particulière à

leurs récits tant leurs films sont bâtis presque uniquement sur la «création» d'une atmosphère. C'est le cas pour Attilio Concarì (*45^e parallèle*) et Felipe Vega (*Mientras haya luz*) qui s'y prennent en filmant en noir et blanc, et pour Nicos Nikolaïdis (*Patrouille du matin*) et Silvano Agosti (*Quartiere*) qui optent plutôt pour la couleur.

José Alvaro Morais (*O Bobo*) et Pedro Almodóvar (*Matador*) manifestent leur tendance à trop raconter. Dans le premier cas, le résultat s'avère alambiqué, dans l'autre, c'est bel et bien le côté «bizarre» qui rend le film (et le réalisateur) plus qu'intéressant(s).

À l'ouest... rien de nouveau?...

...est la question que se pose Nicos Nikolaïdis dans *Patrouille du matin*, film intemporel, non géographique, un «no man's land» résultat d'une présumée explosion (attaque?) nucléaire.

Une jeune femme, seule, déambule parmi les décombres d'une ville abandonnée, essayant d'échapper à la brutalité de patrouilleurs qui font régner la loi (?) et la violence. On pense soudain au *Dernier combat* de Luc Besson et au *Mad Max* de George Miller, mais très vite on s'aperçoit que Nikolaïdis possède un style qui lui est propre et qui ne laisse aucun doute quant à la qualité formelle de l'oeuvre (brillante création d'atmosphère dure et suffocante). Plus qu'une parabole sur la destinée humaine (les deux survivants atteindront-ils la mer, l'Ouest, la liberté?), *Patrouille du matin* reste surtout la profonde interrogation d'un cinéaste sur le cinéma (passages de classiques hollywoodiens sur les écrans de télévisions, bobines de pellicule détruites, cinémas qui continuent à présenter des films dans des salles vides,...)

Faits divers

De Silvano Agosti, nous ne connaissons ici, au Québec, que deux films passés à la sauvette, *Matti da slegare* (*Fous à délier*), études sur les déformations mentales dans une société «normale», et *La macchina cinema*, essai sur les rapports rêve/réalité qu'entretient le cinéma avec les spectateurs. Avec *Quartiere*, Agosti plonge, corps et âme, dans des «contes de la passion ordinaire» (toutes les histoires racontées sont bien réelles). Des histoires qui se mêlent les unes aux autres en un parfait mouvement symétrique d'une caméra à la fois quiète et fébrile. Agosti associe avec justesse et harmonie récit linéaire et construction mixte (gros plans, enchevêtrements, parallélismes, surimpressions) dans un film d'une remarquable beauté plastique.

Lumières

La luminosité qui se dégage de *Tant qu'il y a de la lumière* de Felipe Vega et de *45^e parallèle* de Attilio Concarì est voilée, terne, presque abstraite.

Les silences sont nombreux et le rythme lancinant dans le film de Vega, une histoire de poursuite qui prend soudain la forme de «vagabondage» intellectuel. Un «road-movie» qui, bien que se déroulant la plupart du temps en extérieurs, sur la route, échappe à l'attrait de l'imagerie touristique. Mais malheureusement, le récit est si compliqué et parfois si inexpressif que l'intérêt s'évanouit.

Tel n'est pas le cas pour Attilio Concarì qui ne cherche pas à raconter une histoire, mais plutôt à créer une ambiance particulière. Et ce n'est pas par hasard si le personnage principal, Thom, est photographe (le réalisateur était lui-même photographe de mode au début des années 70). Venu cet été-là dans un village de la plaine du Pô, il a pour mission d'établir un dossier sur les problèmes écologiques de la région. À l'arrière-plan, il fait la connaissance d'une panoplie de personnages aussi originaux les uns que les autres. Des personnages photogéniques, immobiles, figés comme les jours et les nuits de ce village à la fois réel et imaginaire.

Détour

Si durant la projection de *O Bobo* on pense à *Mon cas* de Manoel de Oliveira, c'est sans aucun doute dû aux séquences «théâtre» (d'ailleurs les seules réussies) de ce film bâti sur pilotis, peu stable puisqu'il s'effondre devant une démarche compliquée, sorte de porte à plusieurs serrures. Il est question d'un meurtre, d'un triangle amoureux, d'une histoire de vente illégale d'armes,... et d'une pièce qui se monte. *O Bobo* est le produit d'un cinéaste qui, en pleine route, s'est trompé de chemin.

Bizarre

L'histoire est bien plus compliquée dans *Matador*, mais Pedro Almodóvar y met tant de passion (c'est un scénario qu'il invente de toutes pièces) que l'on est prêt à lui pardonner cette erreur. Tout est grossi, mis en évidence, bizarre, parfois vulgaire. Les personnages sont impénétrables, et l'histoire elle-même invraisemblable — Angel s'entraîne à être torero. Il essaie, un jour, de violer la petite amie de son professeur de tauro-machie, mais cette expérience engendre chez lui un complexe de culpabilité —. Avec Almodóvar, le cinéma espagnol prend un tournant décisif et se dirige dans des voies éclatées, admirablement anarchiques, et qui petit à petit tracent les sillons du nouveau cinéma. □

